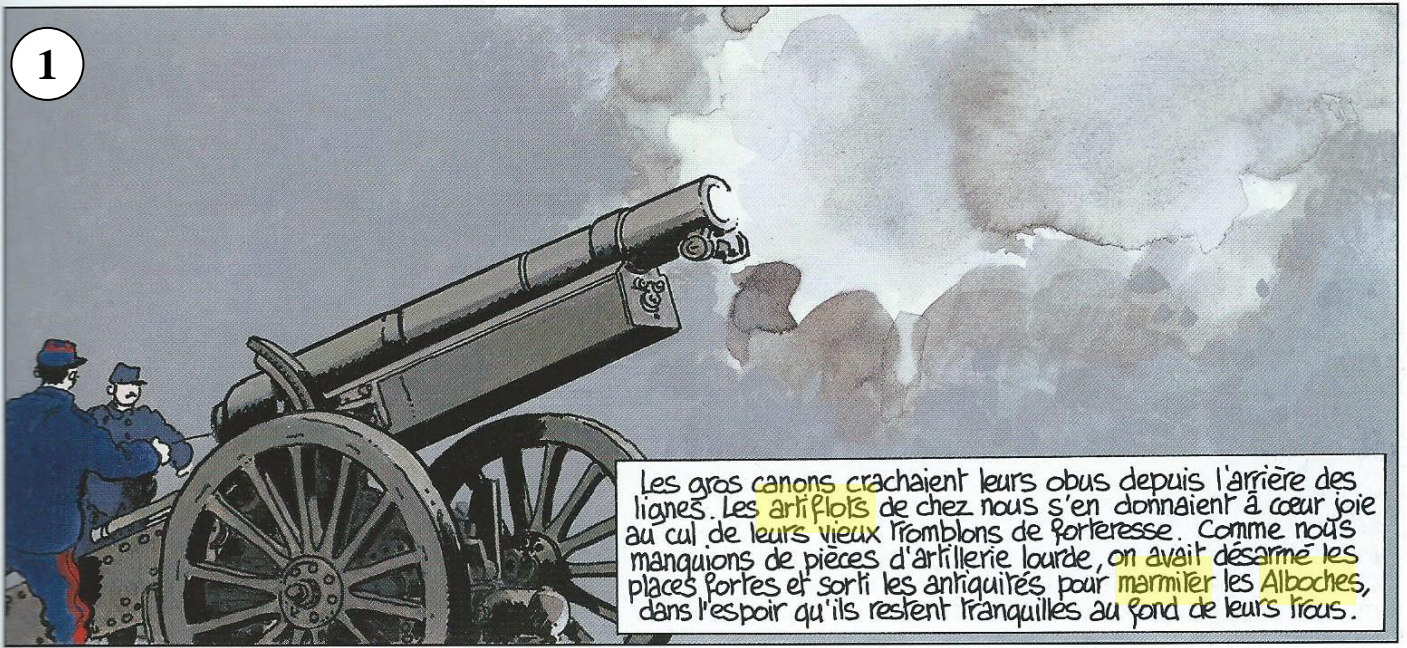
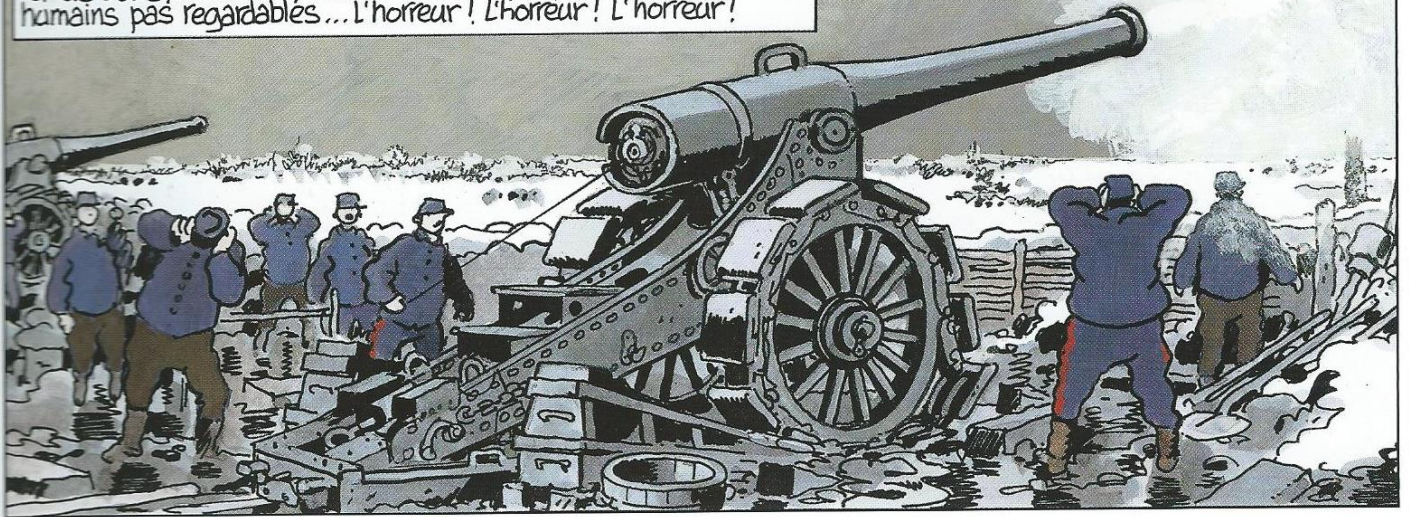


La guerre des tranchées vues par Jacques Tardi :
planches tirées de *Putain de guerre !* (2008)



Le brutal roussait à heure régulière. Les Allemands ripostaient. Quelquefois c'étaient eux qui, sans prévenir, prenaient l'initiative du carnage. Et des hommes étaient réduits en bouillie de barbaque et de boue, os brisés, chairs mises à nu, corps disloqués, débris humains pas regardables... L'horreur! L'horreur! L'horreur!

4



C'est là, au cœur du brasier que je les aurais voulu, tous les gros malins: Joffre, le Président, le Kaiser, les ministres, les curés, tous les généraux, et ma mère pour m'avoir mis au monde!

5



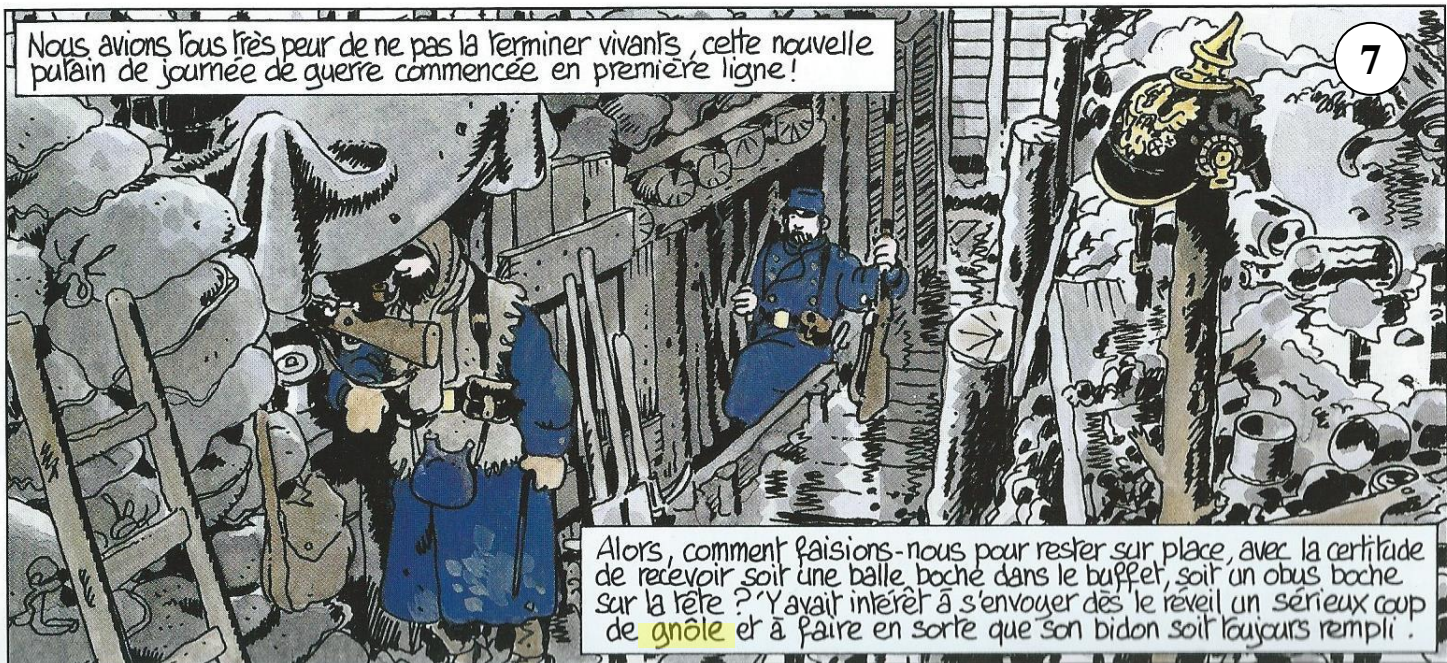
6

Dans quel état croyez-vous qu'on commençait une nouvelle journée de guerre en première ligne, après avoir passé une nuit de plus au fond d'un abri humide et glacial, vautre dans de la paille qui tournait en fumier, en compagnie des rats et des poux, dans la puanteur des pers, des pieds et des cadavres qui pourrissaient au-dehors?



Nous avons tous très peur de ne pas la terminer vivants, cette nouvelle putain de journée de guerre commencée en première ligne!

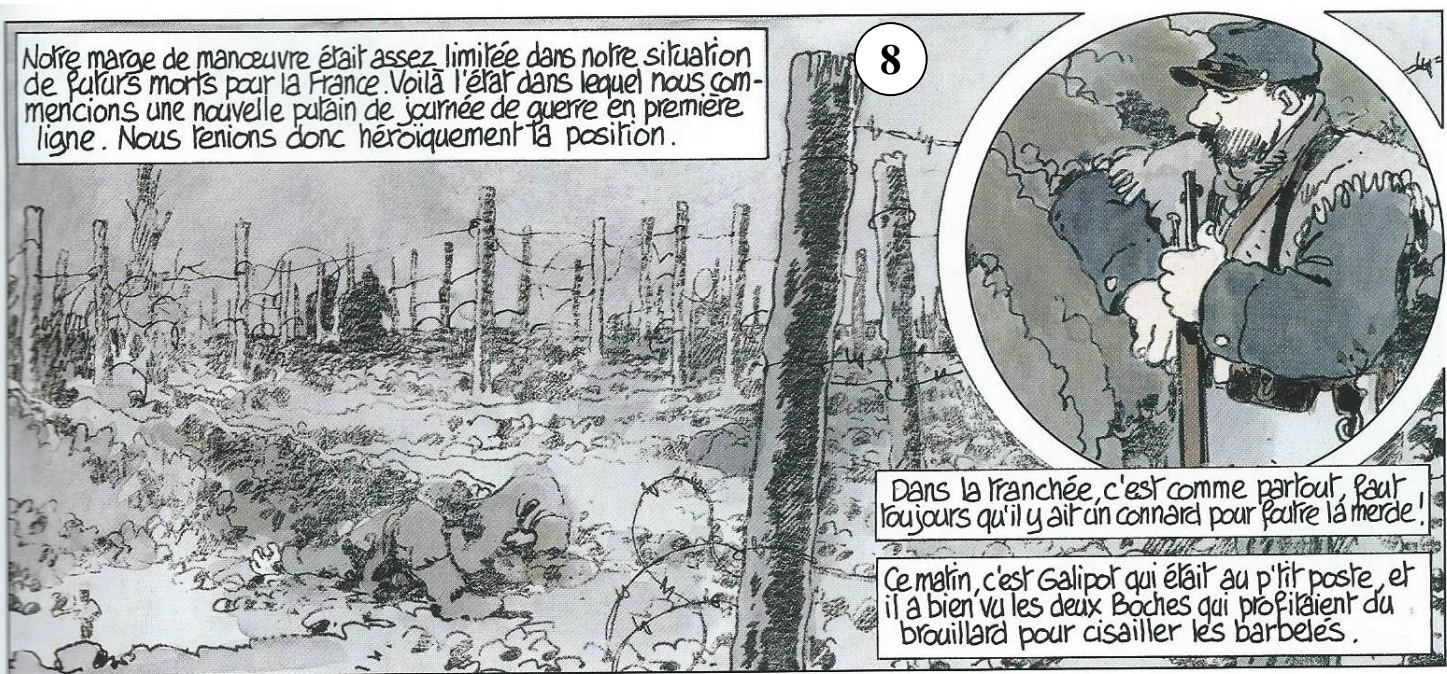
7



Alors, comment faisons-nous pour rester sur place, avec la certitude de recevoir soit une balle boche dans le buffet, soit un obus boche sur la tête? Y'avait intérêt à s'envoyer dès le réveil un sérieux coup de gnôle et à faire en sorte que son bidon soit toujours rempli.

Notre marge de manœuvre était assez limitée dans notre situation de futurs morts pour la France. Voilà l'état dans lequel nous commençons une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne. Nous tenions donc héroïquement la position.

8



Dans la tranchée, c'est comme partout, faut toujours qu'il y ait un conard pour foutre la merde!

Ce matin, c'est Galipot qui était au p'tit poste, et il a bien vu les deux Boches qui profitaient du brouillard pour cisailer les barbeles.

9



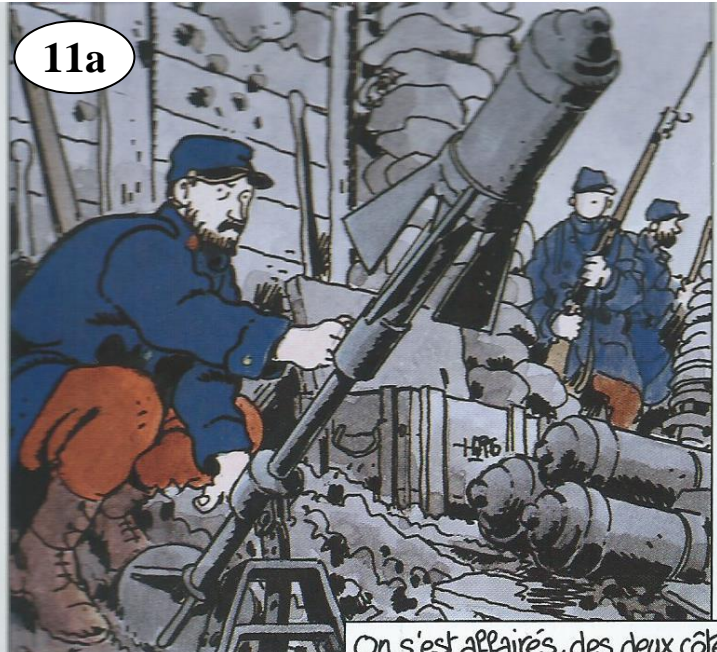
Galipot, ce con, à qui on n'avait rien demandé, en a aligné un!

La riposte ne s'est pas fait attendre !

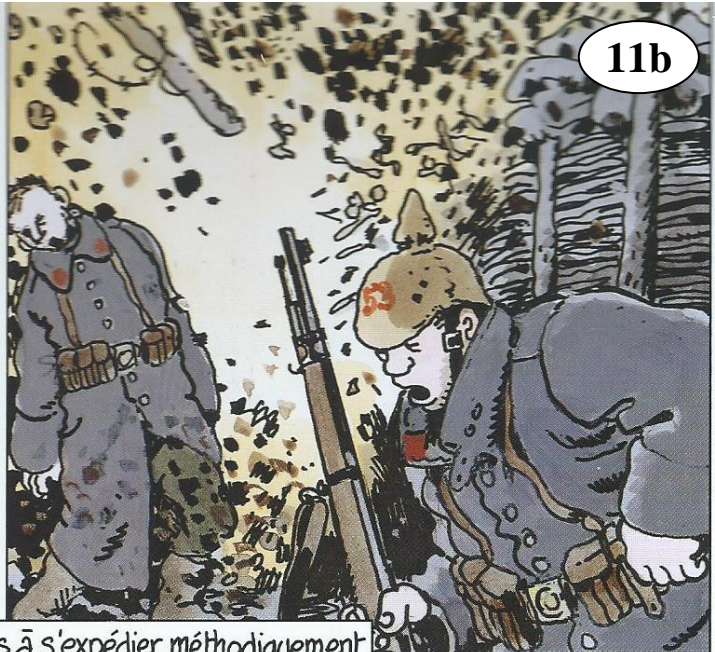
10



11a



11b



On s'est affairés, des deux côtés, à s'expédier, méthodiquement et avec application, des projectiles plus ou moins rudimentaires, dans le but de tuer la plus grande quantité possible d'hommes.

12a



12b



13



Le brouillard s'est levé... le temps idéal pour une sortie.

Les Alboches ont r'appliqué sans préparation d'artillerie lourde. Une attaque surprise, en quelque sorte, pour venger leurs cisailleurs. On n'en avait pas envie, mais il a bien fallu y aller!

Devant moi, je voyais le gentil caporal Morille, qui m'avait montré la veille avec fierté une photographie de ses deux petites filles, enfoncer sa baïonnette dans le thorax d'un jeune Allemand. Je voyais aussi le lieutenant, percepteur des contributions dans le civil, dégommer son deuxième Prusko avec son revolver.

14



Pour ces assassinats, qu'on nous obligeait à commettre en toute légalité, en temps de paix, on se serait tous fait raccourcir!

15



Tout ça semblait monter des profondeurs infernales de l'être humain comme un peu atroce qui ne s'apaisait que le temps d'ensevelir les morts, avant de reprendre de plus belle.

Un matin, dans un boyau isolé, on a trouvé Cloutier avec son nougat dans la bouche. Un coup de cafard... Quand on voit pas l'bout du tunnel, qu'on n'est pas dans un endroit riant, qu'on a l'impression d'avoir pris perpète, qu'on reverra pas de sirot sa promesse et qu'on risque à tout moment d'être pulvérisé par un obus, il n'en faut pas plus pour avoir envie de quitter les potes et tout l'bazard. À moins qu'il n'en ait eu assez de charger à la pelle affalée, Cloutier ?



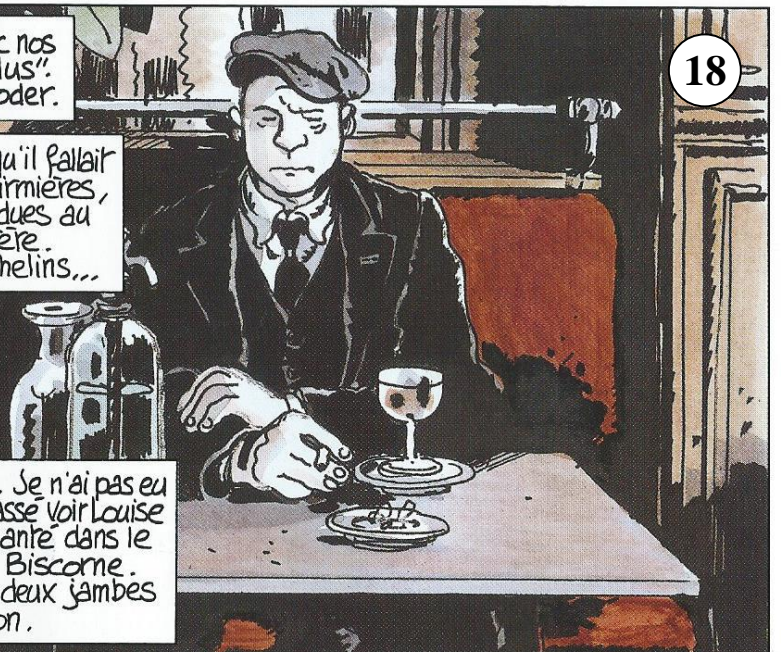
Il y a eu le courrier autour de la roulante. Et puis, les cuisiers, qui savent toujours tout, nous on dit que le bataillon avait sa première permission de six jours. Le merlan n'a pas chômé !



On s'est rendu compte qu'on dérangeait les civelots avec nos puanteurs et notre crasse. On nous appelait des "poilus". On nous faisait voyager à part pour ne pas incommoder.

À Paris, il y avait pas mal de petits gradés embusqués qu'il fallait saluer et qui se pavanaient au bras de charmantes infirmières, exhibant leurs blessures de guerre, vraisemblablement dues au décapillage intempestif d'un encrier dans un ministère. Il y avait déjà beaucoup d'éclopés, de veuves et d'orphelins...

Je m'étais empressé de me débarrasser de mon uniforme. Je n'ai pas eu le courage d'aller rendre visite à ma mère, mais je suis passé voir Louise à la boutique où elle travaillait et après, je me suis planté dans le petit rade de la rue des Panoyaux, pas loin de chez Biscorne. Au bistrot, on m'a dit que son fils avait perdu ses deux jambes à Charleroi. J'ai pas osé aller le voir, mon patron.



Elle a vite passé, la permission. On était tellement contents de retrouver le petit coin de tranchée où on avait été si heureux, que pour rien au monde on aurait donné notre place.

19

Les painéants qui avaient occupé les lieux en notre absence n'avaient pas réussi à grignoter un centimètre de terre à betteraves en direction de Berlin !



On a appris que Bragnon n'était pas rentré de permission. Il s'était pendu dans la cage d'escalier de son immeuble, rue des Gâlines. Il avait laissé un mot pour dire qu'il n'en pouvait plus, qu'on ne compte plus sur lui désormais. On comprenait ça... On jugeait pas.



20

Et combien de morts y avait eu pendant qu'on se la coulait douce à l'arrière ? Les simagrées obscènes de l'aumônier rendaient les choses encore plus grotesques !

21

Alors, forcément, des idées saugrenues passaient dans les têtes des sacrifiés qu'on était... Des combines infaillibles pour s'éloigner de cet abattoir. Il y avait les buveurs d'huile de sardine bouillante - la jaunisse sûre et certaine - quelques jours d'hôsto. Et puis tout le catalogue des mutilations, qui étaient beaucoup plus efficaces pour quitter l'enfer, à condition d'y laisser une jambe ou un bras. J'avoue y avoir sérieusement pensé, moi, à me faire sauter un pouce, mais certains foutus étaient de bien sabopards délateurs et c'était le peloton à tous les coups !



1916

22



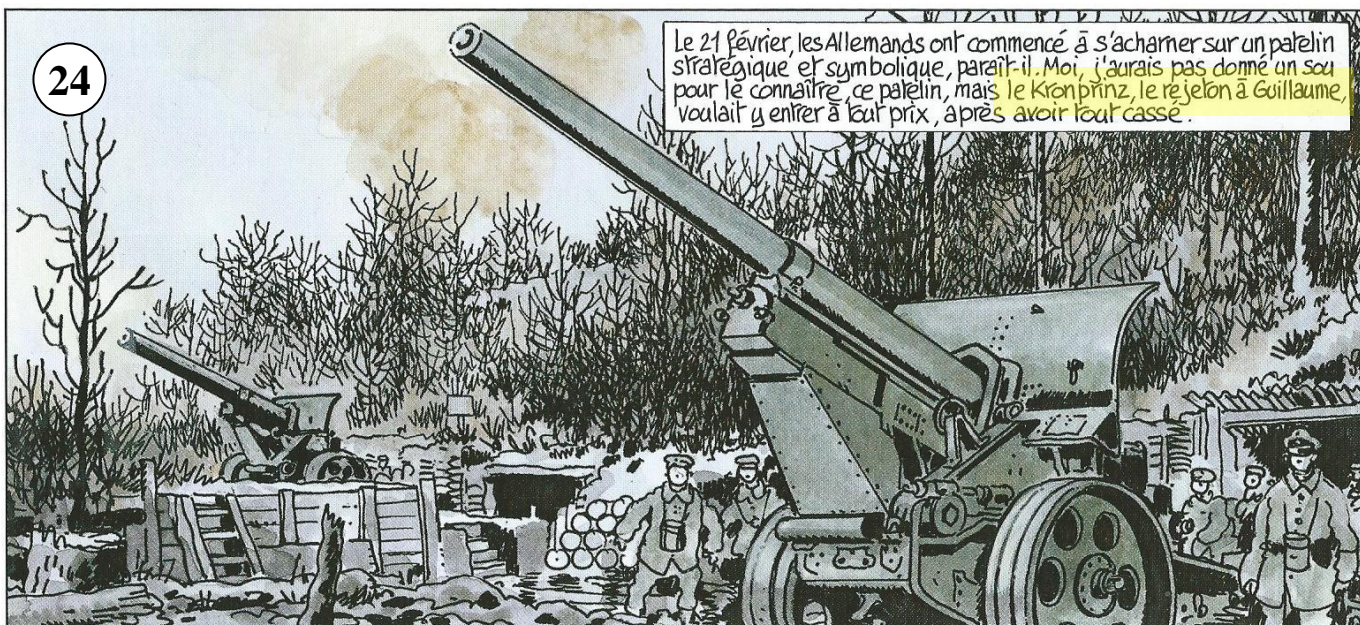
En janvier, on a eu de la neige, ça faisait plus propre, mais des morceaux de viande humaine retombaient quelquefois en flocons rouges sur le linceul dégueulasse du champ de bataille.

23



On se les gelait. N'essayez surtout pas d'imaginer l'état de nos pinglots ni l'odeur de nos couennes. C'est l'estomac dans les talons qu'on attendait la lambouille qui, dans le meilleur des cas, nous arrivait toute boueuse. Ça voulait dire que la corvée avait dû s'aplatir au fond d'un boyau, les balthéons à la renverse. Dans le pire des cas, la soupe était toujours en route assaisonnée aux shrapnells, et on la sautait.

24



Le 21 février, les Allemands ont commencé à s'acharner sur un patelin stratégique et symbolique, paraît-il. Moi, j'aurais pas donné un sou pour le connaître, ce patelin, mais le Kronprinz, le rejeton à Guillaume, voulait y entrer à tout prix, après avoir tout cassé.



Les civils avaient quitté les lieux, les obus boches pilonnaient l'endroit et sa garnison planquée dans la citadelle. Elle était plus du tout affirante, la sous-préfecture, elle dégueulait dans la Meuse les ventres couverts de ses mochetés de bicoques.



C'était précisément pour défendre cette ville déjà bien ruinée et plus vraiment choucarde - si toutefois elle l'avait jamais été un jour - qu'on nous envoyait crever.



L'offensive avait commencé. Les Boches semblaient tenir absolument à passer par Verdun. Nous, on voulait pas. Le Bois des Caures, ça ne vous dit pas grand-chose... Galipol, Morille, Flœu, Flélan, et tant d'autres pauvres types, y sont restés pour des prunes.

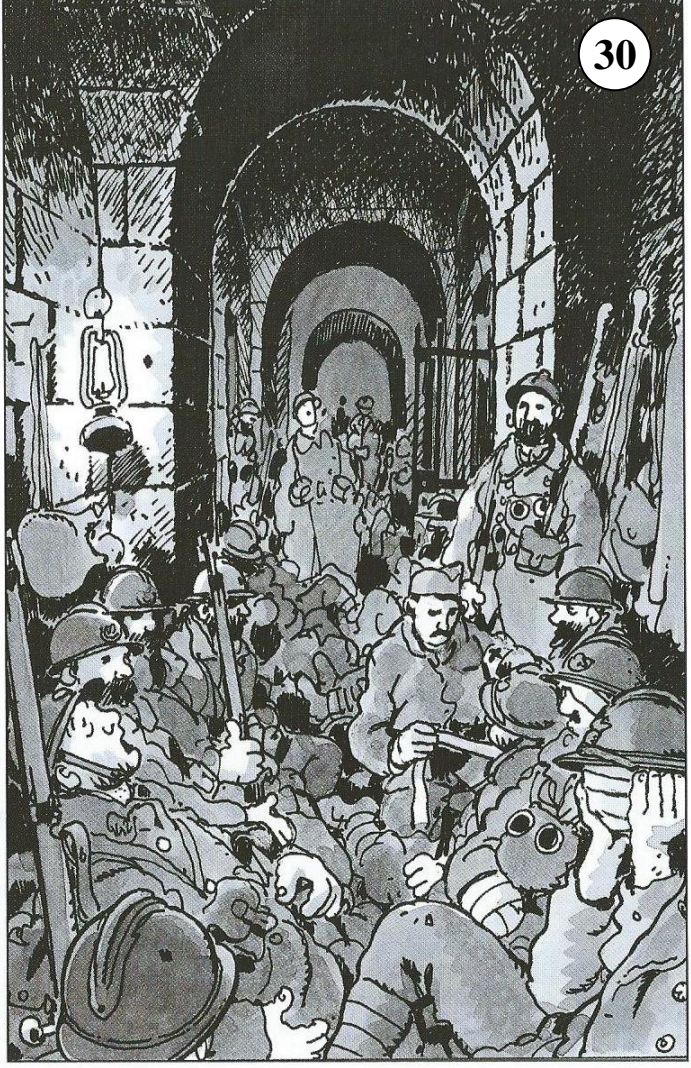


En février, le fort de Douaumont, désarmé comme les vingt autres forts qui dépendaient de Verdun, avait été pris par les Allemands. Ils s'étaient pointés par le dessus. Pas un seul coup de feu n'avait été tiré.

De Douaumont à Vaux, les Allemands avaient mis 100 jours pour avancer de 3 kilomètres! C'est vous dire l'ampleur des combats et la volonté qu'on mettait à rendre leur séjour chez nous désagréable!



Dans le petit fort de Vaux, on s'est battu, dessus, dessous dans les gaines, les fossés, les caponnières et les casernes, à la grenade, à la mitrailleuse, aux gaz, au lance-flammes, à la baïonnette et à mains nues. Après cinq jours de siège, les pauvres types emmurés dans ce tombeau puant n'en pouvaient plus. Privés d'eau, ils buvaient leur pisse et finissaient par se rendre. C'étaient bien eux, les pauvres pigeons du fort de Vaux! ... ça, j'aurais pas voulu y être.



31

Vaux, totalement ruiné, a été repris en novembre. Ruiné, certes, mais désormais français pour toujours, des coffres du fossé aux cheminées d'aération!



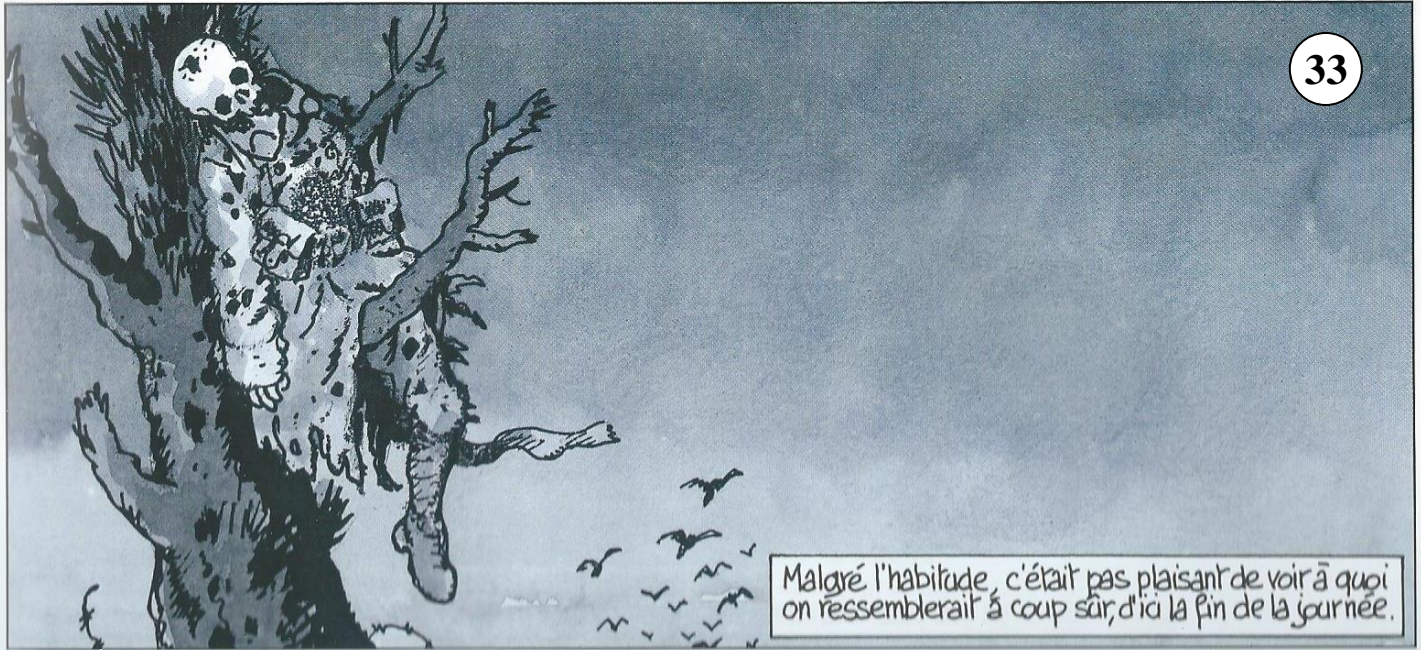
À Verdun, les Allemands n'étaient pas passés, et dans la Somme, les Anglais n'avaient pas percé.

32



Après la bataille de Verdun en 1916, Tardi évoque ensuite un épisode de la guerre qui lui est cher, celui de la terrible attaque française du Chemin des Dames, dans l'Aisne, à l'ouest de Verdun, et qui a lieu en avril 1917...

1917



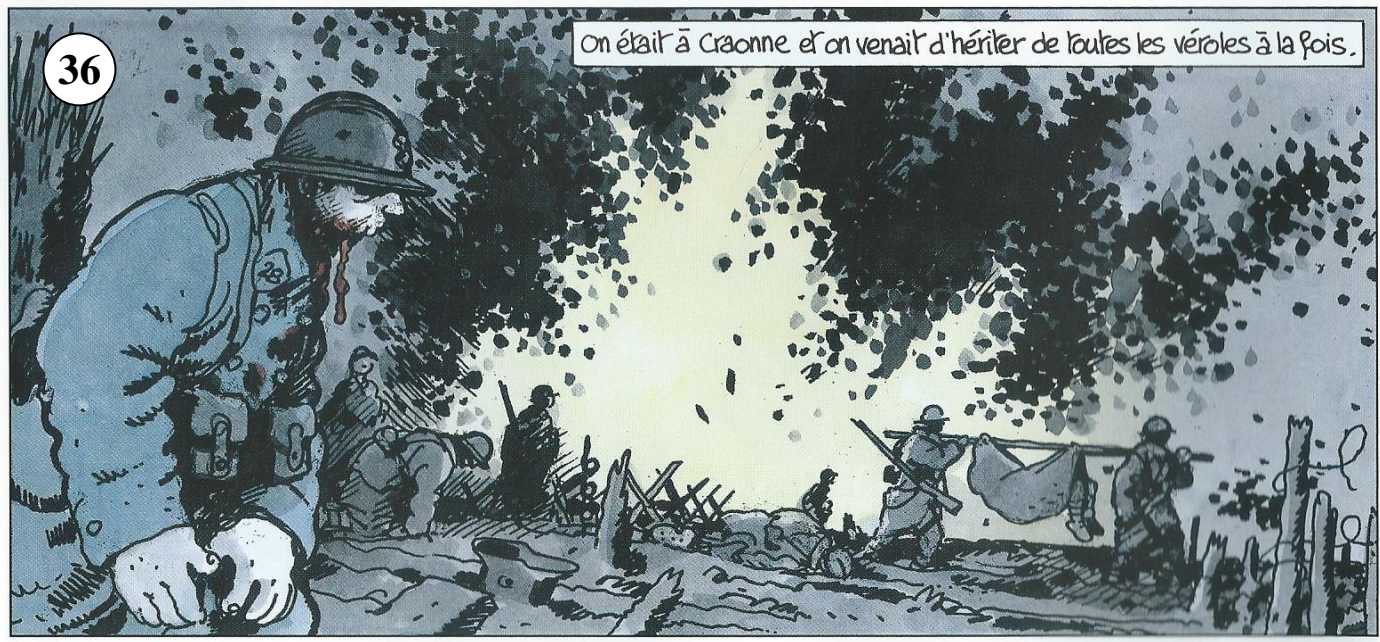
33

Malgré l'habitude, c'était pas plaisant de voir à qui on ressemblerait à coup sûr, d'ici la fin de la journée.



34

Un plateau truffé d'artillerie et de blockhaus, voilà ce qu'on était censés prendre en partant du bas et, bien entendu, face aux mitrailleuses. On allait s'en occuper vite fait bien fait, de ce plateau, sous la neige de ce mois d'avril. C'était l'offensive de la victoire tant annoncée, depuis des semaines par cette **baderna** de Nivelle. On était à Craonne et on ne pouvait pas rêver pire endroit au monde!



on était à Craonne et on venait d'hériter de toutes les véroles à la fois.

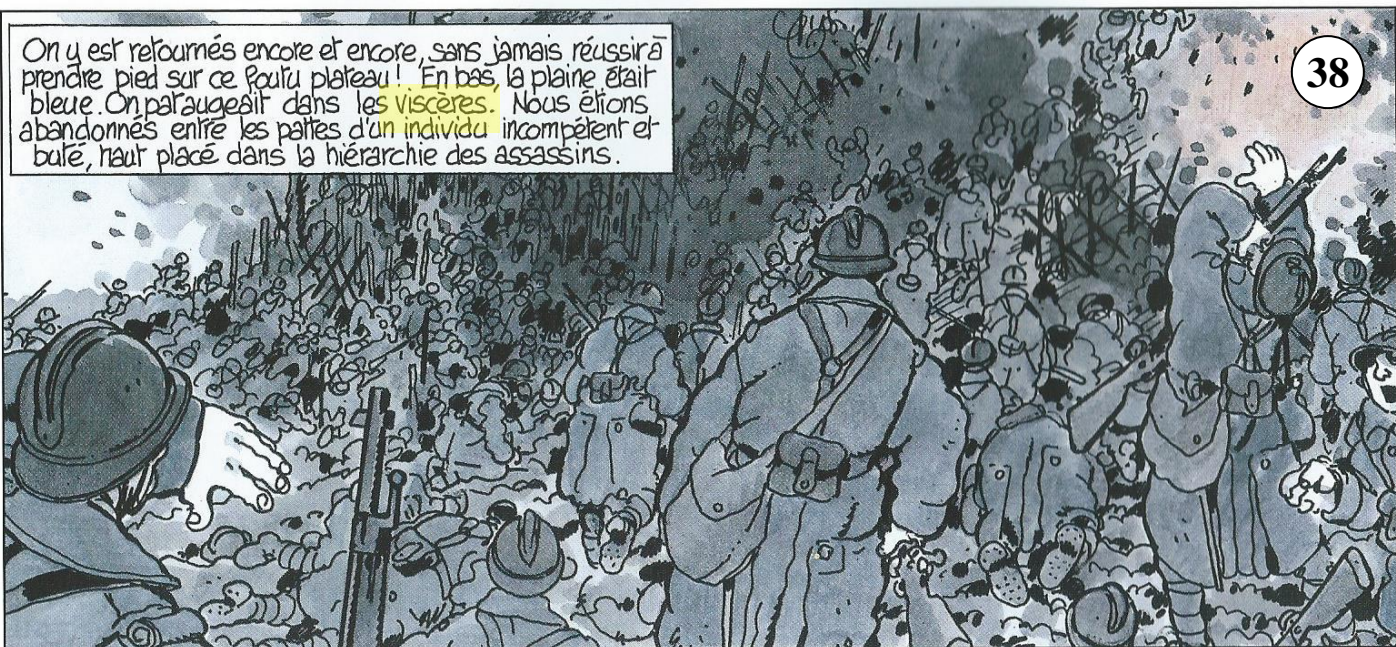
37



Elle était raide, la pente, croyez-moi ! Si on avait eu le pot de franchir les barbelés il fallait ensuite essayer de grimper. On balançait nos grenades qui nous redébattaient sur le cassis, alors on redescendait assez vite, mais il fallait y retourner dare-dare.

On y est retournés encore et encore, sans jamais réussir à prendre pied sur ce foutu plateau ! En bas, la plaine était bleue. On paraugésait dans les viscères. Nous étions abandonnés entre les pattes d'un individu incompétent et buté, haut placé dans la hiérarchie des assassins.

38



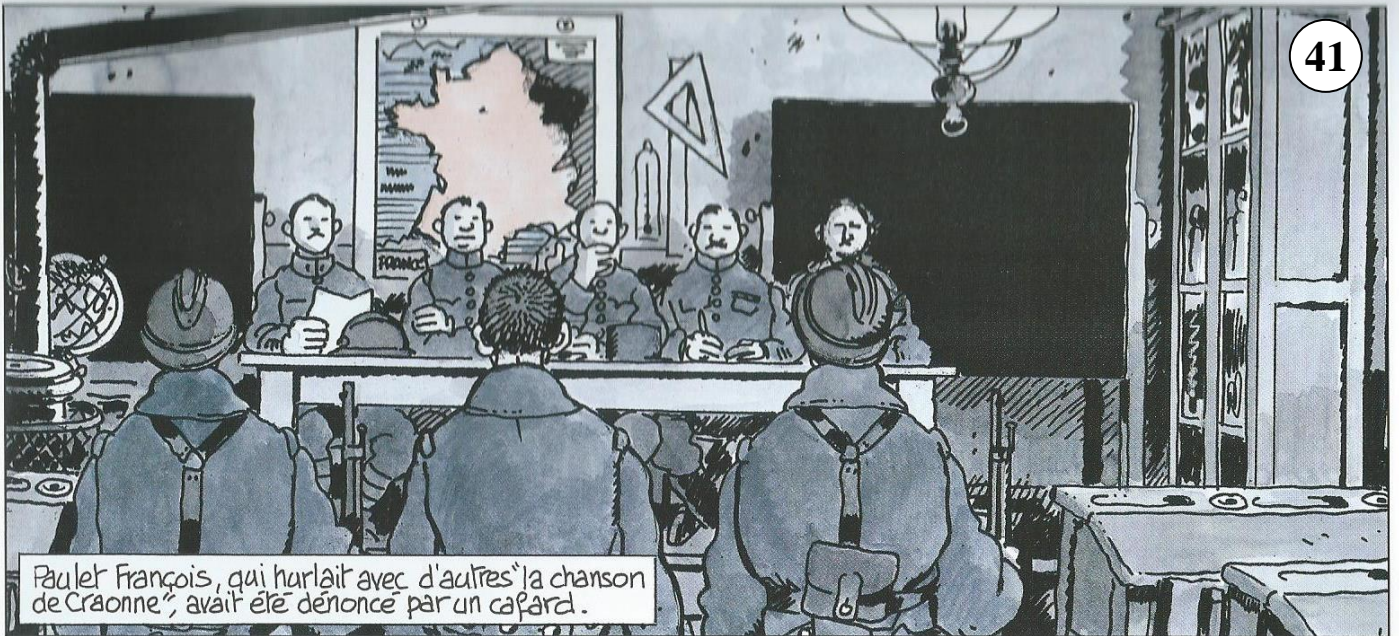
39



40



Les Allemands qui avaient creusé des galeries laissaient passer nos vagues pour mieux les prendre à revers.



Paul et François, qui parlait avec d'autres "la chanson de Craonne", avait été dénoncé par un cafard.



Plus grave encore, il avait refusé de remonter en ligne, parce que c'était la grève. Le conseil de guerre parlait de **mutinerie**, bien qu'aucun officier n'ait été brutalisé par les hommes de sa compagnie.

Tout ce qu'a déclaré Paul et s'est retourné contre lui. Il leur a dit qu'il n'en pouvait plus. Il a exprimé son découragement et sa révolte, après les assauts inutiles et meurtriers du mois d'avril. Plus grave encore: il a refusé de moucharder ceux qui lui avaient appris les paroles de la chanson.

Il savait, en rentrant dans la salle de classe, que son sort était réglé avant même qu'il n'ait ouvert la bouche. Ses "juges" lui ont dit: «Vous n'êtes pas digne d'être Français!» ... Comme si ça avait une quelconque importance!

Pas de circonstances atténuantes pour Paul et... D'autres avaient eu plus de chance. Après avoir accompli son indigne besogne, le tribunal s'en est allé, la conscience tranquille et assez fier d'appartenir à l'armée française.

Ils ont bouclé Paul et dans une cave. Dehors, deux pandores montaient la garde. Il avait entendu dire que des gendarmes avaient été abattus par des soldats, pour avoir fait passer en conseil de guerre un jeune **troufion** qui avait piqué du pinard. Ça lui mettait un peu de baume au cœur à Paul et. Il a refusé de recevoir l'aumônier et n'a pas touché à la nourriture qu'on lui avait apportée, mais puisqu'on lui avait laissé son **perlot**, il s'est roulé une cigarette en attendant que le jour se lève.



À l'aube, un détachement a conduit Pauler au pied d'un mur devant lequel on avait dressé un poteau de bois.

44

On ne fusillait jamais deux fois à la même place, mais pour lui, ils avaient fait une entorse au règlement, car le poteau avait servi la veille.



Ils sont passés devant le front des troupes. Le condamné était encadré par quatre soldats et un sergent. Les tambours battaient aux champs. C'était dans le règlement.

Le peloton s'est avancé à six mètres du condamné. L'adjudant qui commandait s'est placé à quatre pas sur la droite et deux pas en avant. Il a levé son sabre. Les douze hommes ont mis en joue, visant le milieu de la poitrine, c'était dans le règlement. Pauler se demandait si ce qu'on racontait - cette histoire de balle à blanc - c'était de la rigolade, ou quoi ? L'adjudant a laissé au piquet le temps d'ajuster son tir. « Visez juste, vous ne feriez que prolonger sa souffrance ! » **FEU!**

45



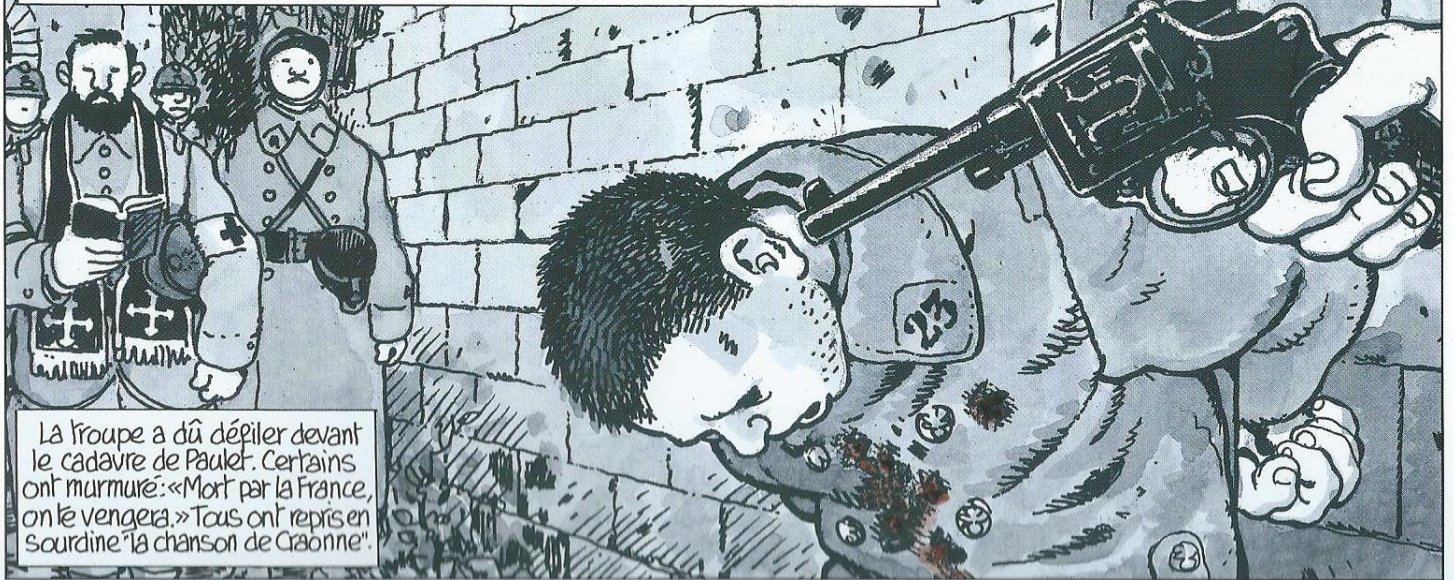
Ce qui aurait été logique, c'est qu'on charge nos fusils, qu'on abatte nos chefs. On aurait pu enfin parler d'une **mutinerie** salubre ! Ce qui aurait été épatant, c'est que les Allemands passent la même chose de leur côté. Mais au lieu de ça, nous assistions sans bouger à la mise à mort de François Pauler et je n'étais pas fier de moi.

46



Un sous-officier a donné le coup de grâce, le canon de son revolver placé au-dessus de l'oreille, à cinq centimètres du crâne, c'était dans le règlement.

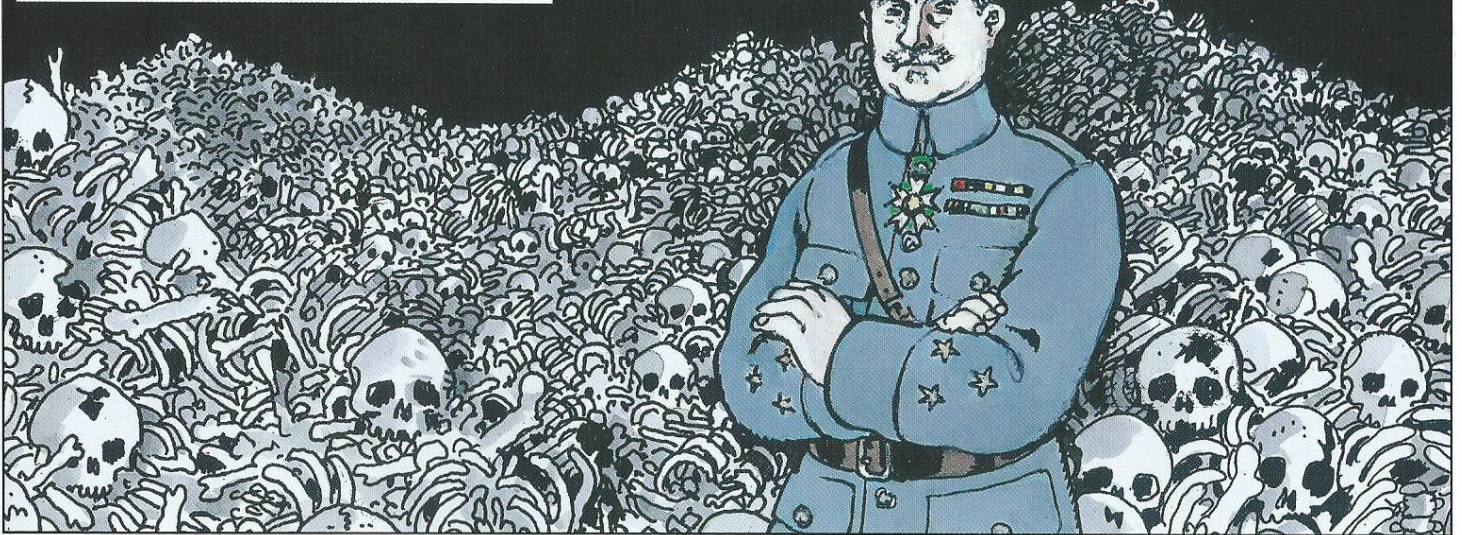
47



La troupe a dû dépiler devant le cadavre de Paulet. Certains ont murmuré: «Mort par la France, on le vengera.» Tous ont repris en sourdine «la chanson de Craonne».

Ah! Comme il porte beau dans son bel uniforme le général Nivelle! Quand on pense qu'il y a des tas de troupes auxquels ça n'allait pas du tout, l'uniforme, et qui sont morts de l'avoir porté!

48



De Craonne à la route du Chemin des Dames 'y a pas loin. On peut dire qu'on en a mis du temps, et qu'on en a laissé derrière nous, des copains, pour le franchir, ce chemin!

49



Le Chemin des Dames, pourtant, c'était joli comme nom.